

UN PROUSTIEN
DE LA PREMIÈRE
HEURE :
ANDRÉ MAUROIS

PORTRAITS AU MUSÉE
 MARCEL PROUST
 PAR JACQUES-ÉMILE BLANCHE
 & EDUARDO SOLÁ FRANCO



Édition : Jérôme Bastianelli et Anne Imbert
Maquette : Guénola Six
Mise en page et préparation : Étienne Pelissier

© Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray, 2024
4, place Lemoine
BP 20025
28120 Illiers-Combray
France

Prix : 13 euros
ISBN : 978-2-492318-27-6
ISSN : 2777-6891
Dépôt légal : octobre 2024

Achevé d'imprimer dans les ateliers de Suisse Imprimerie (Paris)

UN PROUSTIEN
DE LA PREMIÈRE
HEURE :
ANDRÉ MAUROIS

PORTRAITS AU MUSÉE
MARCEL PROUST
PAR JACQUES-ÉMILE BLANCHE
& EDUARDO SOLÁ FRANCO

Textes de

Dominique Bona, de l'Académie française
Pauline Chougnnet
Jacques Letertre
André Maurois
Louis Peyrusse
Jane Roberts
Jean-Yves Tadié

REMERCIEMENTS

La Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray remercie la Société des Hôtels Littéraires pour le prêt, d'une durée de cinq ans renouvelable, du tableau d'André Maurois par Jacques-Émile Blanche. La Société remercie également le Conseil départemental d'Eure-et-Loir pour son précieux et fidèle soutien. Elle remercie enfin ses mécènes et ses adhérents, qui par leur générosité permettent l'enrichissement des collections de la Maison de tante Léonie – Musée Marcel Proust – et notamment, entre plusieurs autres exemples récents, l'achat du portrait de Simone et André Maurois par Eduardo Solá Franco.

La Société remercie également Rodolfo Kronfle Chambers pour l'aide apportée dans la préparation de cet ouvrage et Jean-Claude Vrain pour le don de la photographie représentant Suzy Mante-Proust, Simone et André Maurois à Illiers en 1948.

- ↓ Eduardo Solá Franco, *Simone et André Maurois*
(1949) – collections de la Maison de tante Léonie



Au commencement avait été Illiers, une petite ville aux confins de la Beauce et du Perche, où quelques Français se serraient autour d'une vieille église encapuchonnée sous son clocher ; où un enfant nerveux et sensible lisait, les beaux après-midi du dimanche, sous les marronniers du jardin, François le Champi ou Le Moulin sur la Floss ; où il entrevoyait, à travers une haie d'aubépines roses, des allées bordées de jasmins, de pensées et de verveines, et restait là, immobile, à regarder, à respirer, à tâcher d'aller avec sa pensée au-delà de l'image ou de l'odeur. « Certes, quand ils étaient longuement contemplés par cet humble passant, par cet enfant qui rêvait, ce coin de nature, ce bout de jardin n'eussent pu penser que ce serait grâce à lui qu'ils seraient appelés à survivre en leurs particularités les plus éphémères »¹, et pourtant c'est son exaltation qui a porté jusqu'à nous le parfum de ces aubépines mortes depuis tant d'années, et qui a permis à tant d'hommes et de femmes, qui n'ont jamais vu et ne verront jamais la France, de respirer en extase, à travers le bruit de la pluie qui tombe, l'odeur d'invisibles et persistants lilas. Au commencement était Illiers, un bourg de deux mille habitants, mais à la fin était Combray, patrie spirituelle de millions de lecteurs, dispersés aujourd'hui sur tous les continents et qui demain s'aligneront au long des siècles — dans le Temps.

André Maurois

À la recherche de Marcel Proust

1. Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*.

Introduction

Pourquoi la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray s'intéresse-t-elle à André Maurois, près de soixante ans après sa mort ? La réponse la plus simple, qui suffirait amplement, consisterait à rappeler combien lui-même s'intéressa à l'auteur d'*À la Recherche du temps perdu*, au point d'être qualifié par Jean-Yves Tadié de « proustien de la première heure » – une expression qui donne son titre à cet ouvrage.

Mais il y a bien d'autres motifs. En raison de la place éminente qu'il occupa dans l'univers des lettres et dans les cercles mondains, André Maurois se rattache en effet par bien des liens à la postérité de Marcel Proust.

En témoignent notamment les deux portraits de l'académicien actuellement conservés à la Maison de tante Léonie – Musée Marcel Proust. Le premier, réalisé par Jacques-Émile Blanche en 1926, offre une passerelle entre Proust et son biographe, grâce au regard précis et bienveillant que le même peintre porta sur eux, à plus de trente ans d'écart. Le second, œuvre qu'un jeune artiste équatorien entreprit en 1949, permet d'illustrer la place que Proust occupait à titre posthume dans la haute société au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. En arrière-plan de ce portrait, on

distingue en effet le visage de Proust, comme un attribut qui permettrait de pleinement identifier Maurois, de même qu'« aux porches des cathédrales, les saints tiennent l'un une ancre, un autre une roue, une harpe, une faux, un gril, un cor de chasse, des pinceaux² ». En outre, Eduardo Solá Franco – le peintre dont il s'agit – rencontra à Paris bien des proustiens de l'époque – à commencer par Suzy Mante Proust, la nièce de l'écrivain, et Henri Mondor, premier président, en 1950, de la Société des Amis de Marcel Proust. Il fit leur croquis dans son *Journal*, passionnant reflet d'une vie bien remplie, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France – on en trouvera ici quelques illustrations. Enfin, sur ce deuxième tableau, André Maurois apparaît aux côtés de son épouse Simone de Caillavet, fille de deux amis de Proust : Gaston de Caillavet et Jeanne Pouquet (au pied de laquelle Proust jeune homme, dans une photographie célèbre, joue de la « guitare-tennis »). Grâce à Eduardo Solá Franco, on a donc un portrait intense de celle qui, dans sa jeunesse, avait inspiré à l'écrivain le personnage de Mademoiselle de Saint-Loup, la fille de Gilberte et de Robert, et qui fut pour Maurois une épouse dévouée autant qu'une collaboratrice précieuse.

Pour évoquer ces deux tableaux de notre musée, six auteurs ont été réunis. Jean-Yves Tadié rappelle quand, pourquoi et comment André Maurois s'intéressa à l'œuvre de Proust. Jane Roberts évoque ensuite la relation d'amitié entre Maurois et Jacques-Émile Blanche, puis Jacques Letertre nous présente Simone de Caillavet et la place essentielle qu'elle occupa dans la vie de Maurois. Pauline Chougnet nous permet alors de faire la connaissance de cet étonnant Eduardo Solá Franco, puis Louis Peyrusse nous offre le regard d'un historien de l'art sur les deux tableaux en question. Enfin, Dominique Bona, de l'Académie française, nous raconte la très romanesque histoire sentimentale que vécut Maurois avec une actrice péruvienne rencontrée en 1947 lors d'une tournée en Amérique du Sud. Pourquoi cette conclusion ? Car d'une part, sur le tableau de Solá Franco, peint juste après cette folle épopée, Simone porte la main sur son époux, comme pour signifier qu'il lui appartient de nouveau. Et d'autre part, pour suggérer qu'on peut, comme Maurois, être un spécialiste de

2. Marcel Proust, *Impressions de route en automobile*.

Proust, le connaître par cœur, et, à plus de soixante ans, se laisser prendre dans les filets de l'amour passionné, ces filets contre lesquels plusieurs pages d'*À la Recherche du temps perdu* nous mettent pourtant en garde.

Jérôme Bastianelli

Président de la Société des Amis de Marcel Proust
et des Amis de Combray

ANDRÉ MAUROIS
ET MARCEL PROUST

PAR
JEAN-YVES TADIÉ,
PROFESSEUR ÉMÉRITE
À LA SORBONNE

↓ *Un week-end au château d'Essendières, My book of pleasure,*
carnet 7, folio 31r, 1948



André Maurois et Marcel Proust

par Jean-Yves Tadié, professeur émérite à la sorbonne

André Maurois a été un proustien de la première heure : il n'a pas attendu 1949 et la publication de sa biographie pour en témoigner. Comme il l'a expliqué dans une interview au *Figaro littéraire*, il a découvert *Du côté de chez Swann* dès sa publication, en 1913, lorsqu'il a lu le roman sur le conseil d'un ami, collaborateur du *Figaro*. Jeune industriel, Il n'était pas encore écrivain, malgré quelques essais qui ne le satisfaisaient pas, mais tous ses goûts et ses passions étaient orientés vers la littérature, Balzac et Stendhal, Dickens et Hardy : « Je lus et fus bouleversé. En ce livre d'un inconnu, je trouvais un style admirable et une conception toute neuve du roman. Balzac avait peint une société tout entière. Ce nouvel auteur semblait indifférent au choix des matériaux. Il s'intéressait moins aux actions observées qu'à une certaine manière d'observer toute action. Il opérait "une révolution copernicienne à rebours". L'esprit humain se trouvait replacé au centre du monde. L'univers, en s'y réfléchissant, tremblait et se déformait comme une image agitée par les eaux. »

Si Maurois parle souvent de Proust, notamment avec Jacques-Émile Blanche, dont le Journal en témoigne, il faudra cependant attendre 1929 pour qu'il publie sur l'écrivain. Ce n'est ni une biographie ni un essai, mais un pastiche : *Le Côté de Chelsea*. Dans ce récit, le Narrateur découvre

Londres, la bonne société, le Surrey. L'auteur rend ainsi hommage à un écrivain et à un pays qu'il aime également. Le pastiche, ce n'est pas le contenu ni la fiction, c'est le style. Et d'abord ce qui a le plus frappé les premiers lecteurs de la *Recherche*, la phrase longue, bien éloignée de celle de Bernard Quesnay ou du *Cercle de famille*, de ses romans qui répandent l'odeur des chambres qui sont restées trop longtemps fermées à la campagne. Maurois s'attache à reproduire non seulement la phrase longue, mais aussi le goût pour les images, le rythme ternaire avec une rupture de ton au troisième terme, les personnages : son M. de Norpois parlant de l'Angleterre semble sorti de la *Recherche*. Comme Proust, il mêle aux héros fictifs des personnages réels auxquels il rend hommage en passant sous leur vrai nom, telle Lady Diana Cooper. Il crée aussi des personnages à clés, tel l'écrivain Desmond Farnham (en réalité Maurice Baring) et son frère Lord Shalford (en réalité Lord Ashburton ; le nom de Shalford est repris à celui de l'hôtel où réside Maurois lorsqu'il écrit son pastiche). Quant à Andrée, elle était Simone André Maurois³.

Et, comme ceux de Proust, son pastiche se lit avec intérêt pour lui-même, qu'il s'agisse de la découverte de la campagne et des villages anglais, de la haute société britannique ou de la peinture de Turner.

Parallèlement, Maurois publie ses premières biographies, brèves, légères, littéraires, à la manière de Lytton Strachey et de ses *Eminent Victorians*, qui, réagissant contre les énormes biographies de l'époque précédente, voulait avant tout faire une œuvre d'art. Le style et la méthode de ses biographies seront transformés par la deuxième guerre mondiale. Réfugié aux États-Unis, il enseigne la littérature dans plusieurs universités, comme un autre admirateur de Proust, Nabokov.

C'est sans doute ce qui explique que, dans *À la Recherche de Marcel Proust*, en 1949, le ton a complètement changé. Le récit chronologique y

3. Mon exemplaire du *Côté de Chelsea*, dans la réédition de George Painter au Mercure de France (éd. anglaise, 1966 ; 1967), porte l'émouvante dédicace de la main d'André Maurois : « Pour Andrée qui était Simone au temps heureux de nos premiers voyages, Tendresses, le Narrateur, 22 septembre 1967 ». Les derniers voyages furent en effet moins heureux, au moins pour Simone. André Maurois allait mourir le 9 octobre 1967.

est entrecoupé d'exposés sur des questions très diverses. Ainsi de la question juive (et qu'il ait éprouvé le besoin d'en parler en dit long sur l'époque, pas encore purgée de ses miasmes nauséabonds. Tant les dégâts commis par l'antisémitisme de la Troisième république et de Vichy étaient immenses !). Après avoir retracé ce qu'on en a dit, de Barrès à Thibaudet, il objecte : « Tout artiste est si multiple que le critique ne peut manquer d'y trouver ce que de parti pris il y cherche (...) ». Maurois voit surtout que Proust parlait la langue des classiques français, rajeunie et renforcée par l'usage des paysans beaucerons. « Madame de Sévigné et Françoise avaient plus fait, pour former son style, que le Talmud, qu'il ne lut jamais ». « Ce qui importe, ce n'est pas que le doublet soit franco-sémitique, c'est qu'il soit un doublet ». On trouve ainsi beaucoup d'autres exposés ou petits essais : « la maladie et le génie », le snobisme, « le sujet et les thèmes, « le plan du livre », « les moyens techniques » , « les passions de l'amour, » dont « De l'inversion », « l'humour, » « les clés », « les monstres ».

André Maurois garde de ses premières biographies, *Ariel ou la vie de Shelley*, *Disraëli*, *Byron*, *Lyautey*, *Voltaire*, le goût de l'essentiel : pas de faits, ni de dates. Il ne s'intéresse pas à la vie quotidienne, ni à l'érudition, ni même parfois à la chronologie. Il croit ainsi que Proust n'a écrit qu'un chapitre sur Sainte-Beuve, et cite les cahiers de brouillon qui lui ont été communiqués par Mme Mante-Proust un peu au hasard, les croit datés de 1905. Il est vrai qu'il faudra attendre encore vingt ans et les travaux des savants japonais puis de l'ITEM pour pouvoir mettre de l'ordre dans cette énorme masse de brouillons.

Son livre, de lecture très agréable, aisée, juste de ton, a connu un grand succès et c'est la première publication qui annonce un retour de Proust à la mode. La guerre n'est finie que depuis quatre ans. S'il y a eu avant le conflit des ouvrages sur Proust, notamment des souvenirs, mais aussi des essais critiques et la biographie de Léon-Pierre Quint, après 1940, à part l'essai de Ramon Fernandez, la bibliographie ne montre que peu de titres. Quelques souvenirs par et pour les fidèles, Georges de Lauris, Elisabeth de Gramont, François Mauriac. Seuls l'existentialisme et les souvenirs de guerre sont à la mode.

ANDRÉ MAUROIS

Edmond VII et son temps
(Éditions de France, 1937)
Chateaubriand et son temps
Mémoires (Plon, 1934)

HISTOIRE

Histoire d'Angleterre (Plon, 1937)
Histoire des États-Unis (Plon, 1947)
Michel, 1947
Histoire de la France (Plon, 1947)
maque Wapler, 1947

ESSAIS

Dialogues sur le comisme
ment (Grasset, 1934)
La Conversation (Grasset, 1937)
Études anglaises (Grasset, 1937)
Rouen (Émile-Paul, 1937)
Gallimard, 1939
Aspects de la bourgeoisie
Sans Peuple, 1939
Le Côté de Châteaufort
du Tricton, 1939
Mes songes qui sont Grasset
1933
Sentiments et Contes (Grasset, 1934)
Magiciens et Légiens (Grasset, 1935)
Un Art de vivre (Plon, 1937)
États-Unis 1937 (Grasset, 1937)
France, 1938
Études littéraires, 1938
(Sirey, 1947)
Sept visages de l'Europe (Grasset, 1947)
Jeune France (Grasset, 1947)
Journal — États-Unis (Grasset, 1947)
(Éditions de France, 1947)
Conseils à son jeune fils
Parlant pour les États-Unis
(La Jeune France, 1947)

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française

À LA RECHERCHE DE MARCEL PROUST

AVEC DE NOMBREUX
INÉDITS

HACHETTE

Après le triomphe de sa biographie publiée par Hachette, c'est à lui que Gallimard, volant au secours de la victoire, s'adresse pour préfacer *Jean Santeuil* en 1952 dans la collection Blanche, et les volumes de la Bibliothèque de la Pléiade consacrés à *À la Recherche du temps perdu* par Pierre Clarac et André Ferré en 1954. Aucun auteur de la maison Gallimard n'aurait pu le faire : ceux qui avaient aimé Proust étaient morts. D'autres textes s'ajouteront, moins connus, dans *De La Bruyère à Proust* (1964), *De Proust à Camus* (1965), *Le Monde de Proust*. Le catalogue de vente de la collection d'autographes qu'il a constituée avec son épouse, souvenir vivant de la *Recherche*, porte témoignage de sa passion pour Proust. Avec son élégance, son intelligence, sa clarté, il a mis, lui aussi, « le mystère en pleine lumière ». Qu'on relise le premier paragraphe où il enserme toute la vie de Proust, et le dernier, la genèse et la fortune de l'œuvre en terminant par les mêmes mots qu'elle, le peintre n'est pas indigne du modèle. Trop de lumière peut-être ? Pas assez de mystère dans son Proust ? « Il possédait ce pouvoir de tout rendre limpide, écrit François Mauriac. Pouvoir admirable à la fois et redoutable : car il incline celui qui le détient à tout ramener à la surface »⁴.

Voilà le personnage que Jacques-Émile Blanche a mis en lumière. Vaudoyer a dit du peintre : « Une extrême sûreté de métier et une étonnante promptitude d'exécution sont au service d'une sorte d'impresionnisme psychologique ». Et de son portraitiste, Maurois a dit : « Ce qui m'a toujours intrigué chez lui, et passionné, c'est que, tout en étant un homme du XIX^e siècle dans ses goûts et sa façon de vivre, il était tourné vers la modernité et toutes les avant-gardes. Comme peintre, s'il lui manqua le génie, il eut beaucoup de talent. L'esquisse était souvent un chef-d'œuvre qu'il abîmait en la retravaillant. Contrairement à sa légende, il fut un travailleur acharné »⁵.

4. François Mauriac, *Bloc-notes*, 11 octobre 1967, Bouquins, t. II, p. 796.

5. Voir Georges Paul Collet, *Jacques-Émile Blanche*, Bartillat (2006).

Il nous plaisait que les moutons, dans les prés, n'eussent pas l'air de moutons normands mais fussent plus bas et plus laineux que les nôtres, leurs pattes à peine visibles, ce qui leur donnait l'air de jouets mal équarris pas un menuisier suisse, que les arbres, s'ils étaient de même essence que les arbres de Tansonville ou de Méséglise, fussent cependant plantés à l'anglaise, et non point en lignes comme chez nous, mais isolés au milieu de vastes pelouses et d'ailleurs plus bas et plus touffus (à cause sans doute, me fit remarquer Andrée, de la nature du sol qui, ne permettant pas aux racines de s'enfoncer profondément, force l'arbre à s'épanouir en largeur plutôt qu'en hauteur) ce qui donne à un chêne, même unique, l'air d'être un paysage de Gainsborough, de Constable, alors qu'il ne pourrait être un chêne de Corot, de Daubigny, et que l'herbe enfin parût d'une texture plus serrée que l'herbe française, ce qui était en effet vrai comme je le vis plus tard en m'étendant sur des gazons anglais et en découvrant combien ce tissu vert s'applique exactement à la terre et masque de ses brins courbés et coupés court la moindre motte de boue originelle comme la chevelure vigoureuse et tondue d'un jeune soldat revêt d'un enduit hermétique et noir le crâne rose de celui-ci.

André Maurois,
Le côté de Chelsea

*[dans ce paragraphe de son pastiche proustien,
André Maurois décrit le voyage en train qu'effectuent
Andrée et le Narrateur entre Douvres et Londres]*

JACQUES-ÉMILE
BLANCHE
ET ANDRÉ MAUROIS

PAR
JANE ROBERTS,
HISTORIENNE DE L'ART,
BIOGRAPHE DE
JACQUES-ÉMILE BLANCHE

Jacques-Émile Blanche et André Maurois

par Jane Roberts, historienne de l'art,
spécialiste de Jacques-Émile Blanche

Lorsque Jacques-Émile Blanche était petit, il ne savait pas s'il voulait être peintre, musicien ou écrivain. Mais, en tous les cas, la profession de son père Émile, médecin « aliéniste » de renom, était hors de question pour lui : il n'envisageait que la carrière d'artiste. Il devint non seulement un peintre de renom, mais aussi un musicien de niveau professionnel jouant « divinement » du piano, et bien sûr un écrivain prolifique avec plus de quarante ouvrages publiés de son vivant ainsi que d'innombrables articles dans la presse parisienne... À cause de ses multiples talents, il fera malheureusement longtemps figure de dilettante dans tous les domaines, les peintres l'accusant d'être un écrivain qui peignait mal, les écrivains le qualifiant de peintre qui écrivait trop !

Il avait finalement choisi la peinture comme métier et en vécut très confortablement jusqu'en 1914, entre Paris et Londres, grâce aux nombreuses commandes de portraits mondains induites par son carnet d'adresse inégalable.

Blanche avait cinquante-huit ans à la fin de la Grande Guerre et s'en sentait affaibli et déprimé. Il avait depuis des années négligé la peinture et s'était consacré presque essentiellement à l'écriture. En effet, en plus des deux derniers des six volumes des « cahiers d'un artiste » sortis en

↓ Illustration de Jacques-Émile
Blanche pour le roman *Aymeris*



1919, il mettait les touches finales à son roman autobiographique *Aymeris*⁶ qui ne paraîtrait qu'en 1922. La modernité dont fut empreinte ce premier quart du xx^e siècle faisait très peur à Blanche : il savait qu'elle précipiterait probablement dans le néant une façon de voir, de penser et surtout de peindre d'avant, et pourtant sa curiosité naturelle le poussait, sans y participer, vers la nouveauté.

Dès 1918, Blanche se remit donc à la peinture un peu comme un pensum mais avec néanmoins sa ténacité habituelle. Il reprit ses portraits de plus belle avec en plus, une énergie provoquée par des soucis d'argent et une peur de « manquer » qui le préoccupa jusqu'à la fin de sa vie.

À cette époque, Blanche côtoyait bien plus d'écrivains que de peintres et à sa « galerie de portraits » déjà impressionnante, vinrent s'ajouter Raymond Radiguet, Max Jacob, Pierre Drieu la Rochelle, Jean Giraudoux, Paul Morand, René Crevel, Henry de Montherlant, Paul Morand, François

6. Jacques-Émile Blanche, *Aymeris*, roman, édition originale illustrée par l'auteur, Paris, Éditions de la Sirène.

Mauriac et bien sûr, André Maurois qui faisaient partie d'une jeune génération de créateurs qui l'enthousiasmaient. Blanche, lui, séduisait ces jeunes écrivains par son intelligence, son esprit (très !) critique, son immense culture, son goût et son élégance peut-être plus que par sa peinture.

Il rencontra André Maurois chez François Mauriac (à moins que ce ne fût chez Daniel Halévy car Blanche reste un peu vague sur la question) vers 1918 mais en tous les cas, Maurois et Blanche furent vite fort liés par leur amour de l'Angleterre. Certes, l'écrivain admirait ses paysages normands, qui lui rappelaient ceux d'Eugène Boudin, mais c'étaient surtout ses sujets anglais qui le ravissaient : « Jacques-Émile Blanche, grand paysagiste et grand paysage urbain », écrit-il⁷.

Maurois posa pour Blanche une première fois à Auteuil⁸ pour un portrait peint tout en légèreté et qui fait partie d'une série « d'esquisses » d'écrivains exécutées en 1924.

Maurois se rendait régulièrement aux dimanches après-midi mondains chez les Blanche à Auteuil. En confia à Georges Paul Collet : « *c'était un artiste d'une rare intelligence*1966, *il, d'une immense culture et d'une grande élégance... nous parlions surtout de Proust et de l'Angleterre dont il avait une rare connaissance* »⁹.

Quand le 6 septembre 1926, Maurois épouse Simone de Caillavet, Blanche offre au jeune couple une vue de Londres¹⁰. En 1927, Maurois signe la préface de l'exposition « *cent paysages de Jacques-Émile Blanche* » et en 1930, la préface de l'édition définitive d'*Aymeris*. Les deux artistes se voient très régulièrement. D'autre part, les Maurois sont des clients assidus de Blanche et lui achètent régulièrement des œuvres.

7. Jacques-Émile Blanche, *Cent Paysages Urbains et autres, sous différents Ciel*s, catalogue d'exposition, Paris, Galerie Charpentier, 27 mai au 21 juin 1927, Préface d'André Maurois p. 3.

8. Musée de Rouen, inv. 1924-1-32.

9. Georges Paul Collet, *Jacques-Émile Blanche, le peintre écrivain*, Paris, Bartillat, 2006, p.236.

10. Probablement Jacques-Émile Blanche *Hyde Park*, Rotten Row, voir le RM.1088 du « catalogue raisonné » en ligne.

- *Bouquet de roses*, huile sur toile (1938) dédiée au dos « pour mon cher André Maurois »
↓ Premier portrait d'André Maurois par Jacques-Émile Blanche, (1924) Musée de Rouen, inv. 1924-1-32



En 1926, Jacques-Émile Blanche décrit le deuxième portrait, commandé par l'écrivain et pour lequel il a fait une étude préparatoire: « *Son visage qui manquait de caractère quand j'ai fait pour la première fois une étude et qui lors du second portrait commandé par lui avait de la sécheresse, s'est adouci ;*

l'expression charmante des yeux si clairs, grands ouverts, s'est répandue dans tous ses traits. Les cheveux grisonnants de naguère sont devenus d'un beau blanc verdâtre. On ne peut avoir plus de grâce, de gentillesse que cet homme à succès »¹¹.



L'amitié entre les deux hommes s'étiola à la fin des années trente. Sans hésitation du côté des « Angliches » avant et pendant la Première guerre mondiale, Blanche voyait d'un mauvais œil l'entrée dans le conflit des américains « *nous sommes pris dans un immense réseau d'où l'Angleterre et les Etats-Unis veulent faire sortir la victoire (...) situation dramatique au plus haut point* »¹². À partir de ce moment, il ne voyait partout que complots et machinations politiques. Au contact d'amis comme Drieu la Rochelle et Paul Morand, ses idées glissèrent aussi petit à petit vers une admiration grandissante pour l'Allemagne et un dédain à peine caché pour l'Angleterre et les Etats-Unis : « *quant à moi, jamais je n'ai tergiversé depuis 1940. Vous connaissez ma position. Eh bien ! Elle s'est affirmée quand les gangsters yankees et les fats de Londres, après nous avoir trahis et engagés cette aventure sanguinaire, se furent alliés à Staline* »¹³. Et, l'ami d'autrefois et toujours des Halévy et de tant d'autres juifs éminents comme Léon Blum devint petit à petit un antisémite convaincu. Ces opinions ne pouvaient plus du tout correspondre aux idées anglophiles des Maurois, admirateurs de Churchill, qui s'exilent aux États-Unis dès le début de la guerre. Blanche meurt en 1942 sans jamais revoir son vieil ami.

11. Georges Paul Collet, *Jacques-Émile Blanche, le peintre écrivain*, Paris, Bartillat, 2006, p. 310.

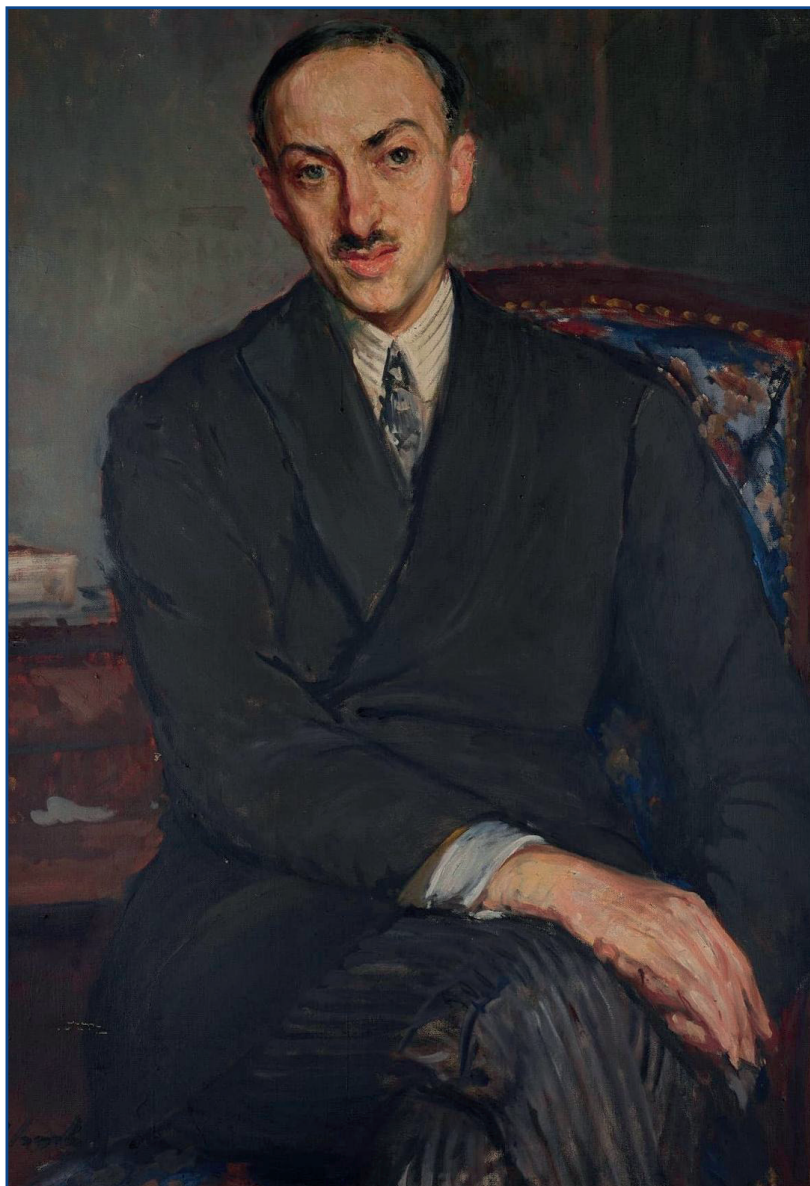
12. Jacques-Émile Blanche, *La Pêche aux souvenirs*, Flammarion, Paris, 1949, p. 259-260.

13. François Mauriac - Jacques-Émile Blanche, *Correspondance 1916-1942*, Grasset, Paris 1976, lettre du 22 mars 1942, p.222.

- ↓ Jacques-Émile Blanche, *André Maurois*,
RM 1370 du catalogue raisonné en ligne,
Collection de l'Académie Française



Portrait d'André Maurois par Jacques-Émile Blanche ↓
*Collection de la Société des Hôtels Littéraires, en dépôt
au moins jusqu'en 2029 à la Maison de tante Léonie*



PROUST COMME
INSTRUMENT
DE SÉDUCTION

PAR
JACQUES LETERTRE,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ
DES HÔTELS LITTÉRAIRES

↓ Simone et André Maurois en 1931
dans leur appartement de Neuilly-sur-Seine



Proust comme instrument de séduction

par Jacques Letertre,
président de la Société des Hôtels Littéraires

I nterrogée en 1962 dans l'émission de Roger Stéphane, « Proust portrait souvenir », Simone André-Maurois déclare : « Il se trouve que je suis Mademoiselle de Saint-Loup, un personnage mineur qui apparaît très brièvement à la fin du *Temps retrouvé*. Proust a souhaité introduire un personnage de troisième génération qui puisse au lecteur l'impression du temps qui s'est écoulé. »

Quand il accepte le 2 décembre 1924, sous la pression de son éditeur Bernard Grasset, de se rendre à un déjeuner chez Simone de Caillavet, au 125 boulevard Malesherbes, André Maurois est un auteur en vue : *Les Silences du colonel Bramble* (1918), puis *Les Discours du docteur O'Grady* (1922), nés de son expérience d'interprète durant la Première Guerre mondiale, avaient rencontré un réel succès.

D'emblée, Simone de Caillavet éprouve un véritable coup de foudre pour le romancier, veuf depuis deux ans. Elle-même vient de divorcer de Georges Stoïcescu, un diplomate que Proust considérerait comme « le plus détestable des Roumains »¹⁴. Elle a publié en 1918 un recueil de poèmes

14. Correspondance de Marcel Proust éditée par Philip Kolb, éditions Plon, tome XXI, 261

intitulé *Les Heures latines* doté, comme *Les Plaisirs et les Jours* vingt ans plus tôt, d'une préface d'Anatole France. Elle s'est également essayée au journalisme et sa charge en 1917 dans le *Gaulois* contre le ballet *Parade* de Jean Cocteau et Erik Satie est restée dans les mémoires.

En séductrice accomplie et séduite, comme le rapporte Dominique Bona dans *Il n'y a qu'un amour* (Grasset, 2003), elle met en avant ses liens avec Marcel Proust, soulignant le fait qu'elle a inspiré un des personnages de la *Recherche* : Mademoiselle de Saint-Loup. (Dominique Bona suppose même qu'elle aurait montré à son hôte, dès le premier jour, les lettres que Proust lui avait adressées.)

Introduit dans un monde si impeccablement proustien, Maurois est subjugué. Il l'est plus encore qu'à ce déjeuner sont présents Robert de Flers – auteur à succès pour le théâtre mais surtout l'un des plus fidèles et des plus anciens amis de Proust en même temps que le parrain de Simone –, Jeanne Pouquet, la mère de Simone, amie d'enfance de Proust et un des modèles de Gilberte, le poète Paul Valéry et François Mauriac, son exact contemporain (ils sont nés tous deux en 1885) et l'un des membres, avec Morand et Montherlant du futur quatuor dit des « quatre M » dont Bernard Grasset assura la renommée. Outre les convives, les figures passées le rattachent également au monde de la *Recherche* : la grand-mère de Simone, Léontine Arman de Caillavet qui fut un des modèles de Madame Verdurin et la maîtresse d'Anatole France, lui-même modèle de Bergotte, et son père, Gaston Arman de Caillavet, qui inspira en partie Robert de Saint-Loup.

Dès 1907, Marcel Proust décide de faire de Simone Mademoiselle de Saint-Loup. Il inscrit dans un de ses carnets : « Ne pas oublier : Statue de ma jeunesse (Simone) »¹⁵. Simone n'a alors que 13 ans. Une nuit, le romancier se rend chez les Caillavet et demande à faire réveiller la jeune fille afin de fixer le portrait de la future fille de Robert de Saint-Loup et de Gilberte Swann.

15. *À la Recherche du temps perdu*, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, p. 939

Simone de Caillavet jeune fille ↓



L'histoire est rapportée par Céleste Albaret :

« Un soir où il a voulu savoir à quoi ressemblait la petite Simone... il est allé chez eux ; l'enfant était couchée naturellement ; il devait être au moins minuit :

– Mais Marcel... Je ne vais pas la faire se lever et descendre à cette heure-là, a dit Madame de Caillavet.

– Madame, je vous en prie. J'ai besoin de la voir.

Finalement la petite est descendue, pas contente du tout d'être réveillée.

Il l'a regardée un moment puis :

– Je vous remercie mademoiselle.

Et il est parti. »

Dans le recueil de dix-neuf lettres autographes que possède la Société des Hôtels Littéraires, envoyées par Proust à Jeanne Pouquet, il est souvent fait référence à Simone : ainsi, le 14 avril 1908, après avoir complimenté sa correspondante sur la décoration de son jardin et de sa maison, il confesse : « Mais j'aime mieux encore votre fille et les prodigieux raccourcis d'intelligence d'un regard ou d'une exclamation. [...] Elle m'a fait connaître quelque chose que je ne ressens jamais : la timidité. J'ai compris ce que cela devait être, je crois que c'était la première fois »¹⁶. Ce qu'il confirme plus tard : « Car me voici amoureux de votre fille. Comme elle est méchante d'être aimable, car c'est son sourire qui m'a rendu amoureux. »

Trente ans plus tard, en 1953, en préface à l'édition Clarac et Ferré de la Pléiade d'*À la Recherche du temps perdu*, Maurois lui-même révélera le rôle central joué par son épouse dans le roman : « La clé de voûte de toute l'œuvre est sans doute Mademoiselle de Saint-Loup, fille de Robert et de Gilberte. Ce n'est qu'une petite figure sculptée, à peine visible d'en bas, mais en elle, le temps s'est à la lettre matérialisé. L'arche est liée, la cathédrale est achevée. »

En effet, à la différence de la plupart des personnages de la *Recherche* qui combinent plusieurs modèles existants, Mademoiselle de Saint-Loup ne

16. Correspondance de Proust éditée par Philip Kolb, éditions Plon, tome VIII, p. 91-92.

pouvait de par sa filiation, son âge et son physique, être quelqu'un d'autre que Simone Arman de Caillavet. C'est par elle que se fait la synthèse de la *Recherche* : elle est l'incarnation même du Temps. « Le Temps, incolore et insaisissable, s'était, afin que, pour ainsi dire, je puisse le voir et le toucher, matérialisé en elle »¹⁷.

Conquis, envoûté même, André Maurois rappelle Simone peu après leur déjeuner et ne tarde pas à la demander en mariage. Ils se marièrent en 1926 à Saint-Médard-d'Excideuil, lieu qu'avait en son temps aimé Marcel Proust.

Pour se persuader que cette union rendit Maurois heureux, au moins à ses débuts, il suffit de comparer les deux portraits peints par Jacques-Émile Blanche ; celui de 1924 que possède le Musée des Beaux-Arts de Rouen et celui peint en 1926 (soit deux ans après la rencontre avec Simone), que la Société des Hôtels Littéraires a prêté au Musée Marcel Proust, où l'on voit un Maurois plus lumineux, plus ouvert.

Félicité que Proust avait prévue avec une prescience inouïe : « Cette fille, dont le nom et la fortune pouvaient faire espérer à sa mère qu'elle épouserait un prince royal et couronnerait toute l'œuvre ascendante de Swann et de sa femme, choisit plus tard comme mari un homme de lettres obscur »¹⁸.

Au fond, le romancier ne se sera trompé que sur le dernier adjectif.

17. *À la Recherche du temps perdu*, Bibliothèque de la Pléiade, tome IV, p. 608.

18. *Ibid*, p. 605.



Proust est le romancier à l'état pur. Nul ne nous a mieux aidés à saisir en nous-mêmes ce passage d'enfance à maturité, puis à vieillesse, qui est vivre. Aussi son livre devint-il, dès qu'il parut, l'une des bibles de l'humanité. Rien de plus beau, ni de plus juste que l'enthousiasme universel suscité par ce récit simple, particulier et local. Comme le grand philosophe, dans une seule pensée, retrouve toute la pensée, le grand romancier, d'une seule vie et des objets les plus humbles, sait faire surgir toutes les vies.

André Maurois,
Préface à l'édition d'*À la Recherche du temps perdu*
dans la bibliothèque de la Pléiade (1954)

← Marcel Proust, jeune homme, accroupi devant Jeanne Pouquet, qui deviendra la mère de Simone de Caillavet

EDUARDO SOLÁ
FRANCO (1915-1996)

PAR
PAULINE CHOUGNET,
CONSERVATRICE À LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DE FRANCE

↓ Eduardo Solá Franco, Autoportrait



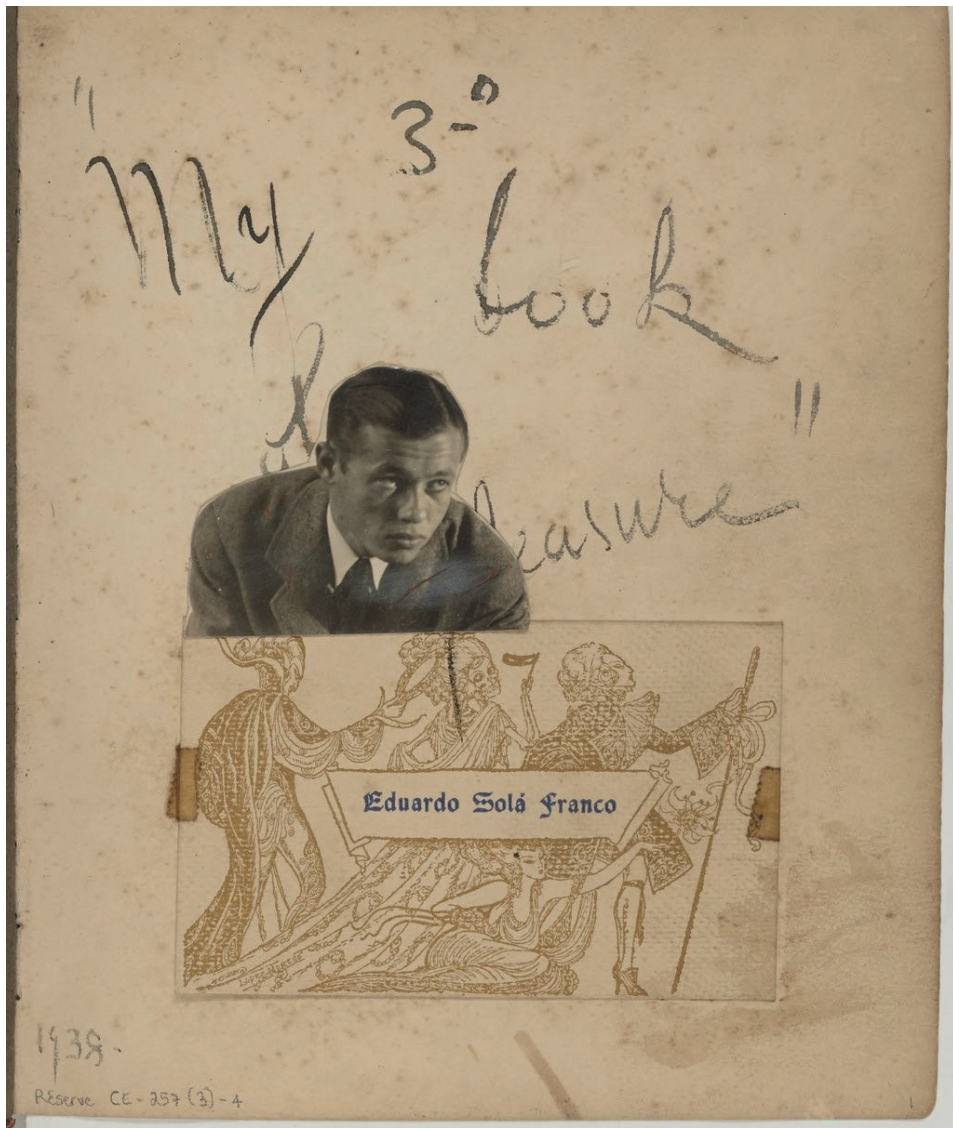
Eduardo Solá Franco (1915-1996)

par Pauline Chougnet,
conservatrice à la Bibliothèque nationale de France

Eduardo Solá Franco est né le 16 octobre 1915 dans une famille bourgeoise de Guayaquil, l'une des principales villes portuaires de l'Équateur. Si son oncle maternel, Francisco Franco Roca, est peintre lui aussi, Eduardo n'est pas issu d'une lignée d'artistes. Son père, Juan José Solá, originaire de Catalogne, est commerçant. Il fonde, en 1917, une société d'import-export, « Solá y Compania », qui reste, à l'exception d'une période sombre lors de la crise économique des années Trente, l'une des entreprises majeures en Équateur jusque dans les années 1950. Quant à la mère d'Eduardo, Maria Teresa Franco Roca, elle est issue d'une famille de notables solidement implantée à Guayaquil. Jusqu'à la fin des années 1920, la fratrie, constituée de sept enfants dont Eduardo est le troisième, est élevée entre la Catalogne (Barcelone) et l'Équateur (Guayaquil ou Quito) et déménage au gré des activités paternelles. Cultivés, amateurs d'art et d'histoire, les Solá Franco font de nombreux voyages touristiques en Europe et en Amérique du Sud, et fréquentent assidûment les salles de concert, de théâtre et de cinéma.

Au jeune Eduardo, dont les prédispositions sont tôt décelées, on fait donner des cours de dessin et de peinture par deux artistes catalans : José

↓ *My book of pleasure*, cahier 3, folio 1r, 1938



Maria Roura Oxandaberro puis Ramón López Morelló, un peintre proche du symbolisme, voire du décadentisme, qui devient rapidement plus qu'un professeur, un mentor. Au début des années 1930, les premières œuvres d'Eduardo Solá Franco, des aquarelles de style Art Déco, sont très mal reçues par la critique équatorienne. En 1933, sa participation à une exposition collective de la « Sociedad Filantropica del Guayas », dans sa ville natale, provoque une petite émeute au cours de laquelle il est même molesté. Sur le papier, il est attaqué par l'écrivain et critique d'art Joaquín Gallegos Lara, qui l'accuse de produire un art bourgeois, trop éloigné du réalisme social alors en faveur en Équateur. Cette première déconvenue fait naître chez Eduardo Solá Franco une haine viscérale du communisme et l'éloigne pour un temps de l'Équateur. C'est avec l'appui paternel qu'Eduardo entame, en 1935, une formation artistique à New York, au Pratt Institute, à la Grand Central School of Art et à la New School for Social Research. Il se plonge aussi dans la vie culturelle et mondaine locale, des théâtres de Broadway aux galas et réceptions des grands hôtels internationaux. Il consigne dès lors ses activités et ses rencontres professionnelles, amicales et amoureuses dans un journal intime intitulé « My book of pleasure », vaste suite d'illustrations à la plume et à l'aquarelle, presque toujours annotées, dans un style et un formalisme auxquels l'artiste restera rigoureusement fidèle pendant plus de cinquante ans. Il y brosse rapidement ses souvenirs de voyage ou des instantanés de spectacles, croque des lieux visités et appréciés. Mais c'est surtout l'intime et le familial qui se dévoilent dans cette dizaine d'épais carnets et ces milliers de dessins : les portraits d'êtres chers, les réunions de famille et d'amis, les souvenirs heureux tout comme les moments de désespoir ou de dépression.

Assez brièvement employé comme illustrateur par des studios de cinéma (Paramount et Disney) à Los Angeles, puis par la revue Vogue - où il se voit confier des chroniques mondaines - c'est surtout comme portraitiste et décorateur mural qu'il obtient le plus de succès, à New York, dans le cercle de mécènes gravitant autour de ses écoles d'art, puis en Amérique latine (Équateur, Argentine et surtout Chili). Il passe là une grande partie des années 1940, rappelé par plusieurs événements familiaux, dont la mort

de ses deux parents à quelques années d'intervalle. Il réside notamment à Lima, où le spectre de ses activités se diversifie. Il y intègre une troupe de théâtre, l'Asociación de artistas aficionados (AAA) pour laquelle il écrit plusieurs pièces.

Il revient en Europe en 1947. Il y passe sept années, qu'il partage entre la France, l'Italie et l'Espagne. En France, il forme avec d'autres artistes sud-américains - comme celui qui fut un temps son compagnon, le sculpteur Juan Luis Cousiño, ou le peintre Emma Reyes - une communauté active et bien accueillie par des mécènes et des personnalités influentes. Ils trouvent un soutien auprès d'André Maurois, qui rentre tout juste, à l'arrivée de Solá Franco à Paris, d'un séjour au Pérou. L'écrivain y a rencontré Maria de las Dolores Checa Garcia y Rivera, l'une des actrices de la troupe de l'AAA et s'en est épris. En 1949, Maurois fait venir les comédiens à Paris et une représentation est donnée, au théâtre des Champs-Élysées, d'un « ballet péruvien » créé par Solá Franco, mais le spectacle ne rencontre aucun succès. La même année, par l'entremise encore d'André Maurois, Eduardo est invité à exposer une vingtaine de ses peintures à la galerie Mirador, récemment ouverte place Vendôme et devenue la vitrine des réfugiés espagnols à Paris. Cinq ans plus tard, Maurois intervient à nouveau pour la tenue d'une autre exposition de peintures, cette fois à la galerie Kleber. Dès 1949, Eduardo est un familier du couple Maurois, André et Simone, qui l'accueillent dans leur château périgourdin d'Essendiéras et lors de leurs réceptions parisiennes des mardis soir. Solá Franco, qui mesure sans doute sa chance, dit y rencontrer le « tout-Paris ». La figure de l'écrivain apparaît à maintes reprises dans les cahiers autobiographiques de Solá Franco, accompagné de son épouse à la silhouette longiligne. Eduardo conserve ainsi, sous la forme d'un ricordo dans l'un de ses carnets, la trace du double portrait à l'huile réalisé en 1949¹⁹. Parmi les personnalités côtoyées dans le salon des Maurois, on citera Henri Mondor, François Mauriac ou encore Louis Jouvet. Le metteur en scène s'apprêtait à confier à Solá Franco, probablement à la demande de Simone Maurois,

19. Bibliothèque nationale de France, Réserve Ce-257 (7)-4, Carnet 7, folio 75v, 1949 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10524020v/f146.item>

Le château d'Essendières, ↓

My book of pleasure,
carnet 7, folio 30v, 1948



↓ *Les invités d'André Maurois*, carnet 7, folio 117v-118r, 1950

↘ Eduardo Solá Franco, *La busca del tiempo perdido*, collection Rodolfo Kronfle Chambers



les costumes d'une adaptation de l'*Etourdi* de Molière, mais la préparation du spectacle est interrompue par sa mort soudaine en 1951. Solá Franco continue néanmoins de fréquenter les salles parisiennes où certaines de ses créations sont montrées. L'une d'entre elles, *le Piège à l'innocent*, adaptée par Marcel Mithois, obtient un succès certain.

Dans la décennie 1950, Solá Franco se consacre presque exclusivement à l'art du ballet : il en dessine parfois seulement les costumes ou en assume toute la direction artistique. Il s'initie lui-même à la danse. Il exerce notamment aux Etats-Unis, pour l'American Ballet Theater. Il continue d'exposer des toiles, à Madrid, Quito et New York mais il s'y sent en décalage avec le public qui apprécie surtout l'art abstrait alors que sa peinture est non seulement figurative mais surtout très narrative. À partir du milieu des années 1950, les séjours à Paris sont moins fréquents, moins prolongés, et les contacts avec les Maurois cessent probablement pour ces raisons. C'est à Rome qu'il s'installe ensuite avec son compagnon David Morais, après sa nomination dans cette ville comme attaché culturel en 1961. Sans interrompre son activité picturale ni la publication de romans et de nouvelles, il réalise plusieurs films et court-métrages ainsi que des chorégraphies pour des productions des studios Cinecitta. De fréquents séjours en Équateur dans les années 1970 lui donnent l'occasion d'exposer ses peintures dont le style a évolué, selon ses propres termes, vers un « réalisme magique ». D'abord présentées par la galerie Neda Pric (en 1975), ses œuvres sont exposées dans les années 1980 dans les musées de sa ville natale (museo Arqueológico del Banco del Pacifico, Museo del Banco Central). Mais ce n'est qu'en 1991 qu'a lieu la première grande rétrospective de son œuvre, au musée Nahim Isaías de Guayaquil. Trois ans auparavant, Solá Franco, ayant définitivement quitté Rome, avait décidé d'interrompre son journal illustré, qu'il avait tenu sans discontinuer pendant cinquante-quatre ans. Il meurt en 1996 à Santiago du Chili, où il est enterré. En 2015, selon les vœux émis dans son testament, ses seize carnets illustrés entrent dans les collections de la Bibliothèque nationale de France, au département des Estampes et de la photographie. Leur numérisation est librement et intégralement consultable sur Gallica.





« La peinture de Solá relève du symbolisme et, à ce titre, c'est dans son imagination plutôt que dans la réalité qu'il trouve la matière de ses tableaux, si ce n'est dans la littérature ou dans la peinture elle-même, comme dans ses toiles aux thèmes bibliques et mythologiques. Sa toile monumentale et ambitieuse intitulée À la Recherche du temps perdu est un hommage émouvant à Marcel Proust. L'écrivain français y apparaît comme s'il se déployait, comme s'il manifestait sa personnalité au milieu des personnages de son colossal roman (Odette, Swann, la duchesse de Guermantes et son entourage, entre autres). Rappelons qu'à travers le peintre Elstir, le narrateur proustien prend position contre ce qu'il appelle « l'art cinématographique » - c'est-à-dire contre le réalisme ou le naturalisme, que rejetait Solá - car pour Proust, la création artistique était impossible sans le secours de l'intériorité. »

Rodolfo Kronfle Chambers,
biographe d'Eduardo Solá Franco

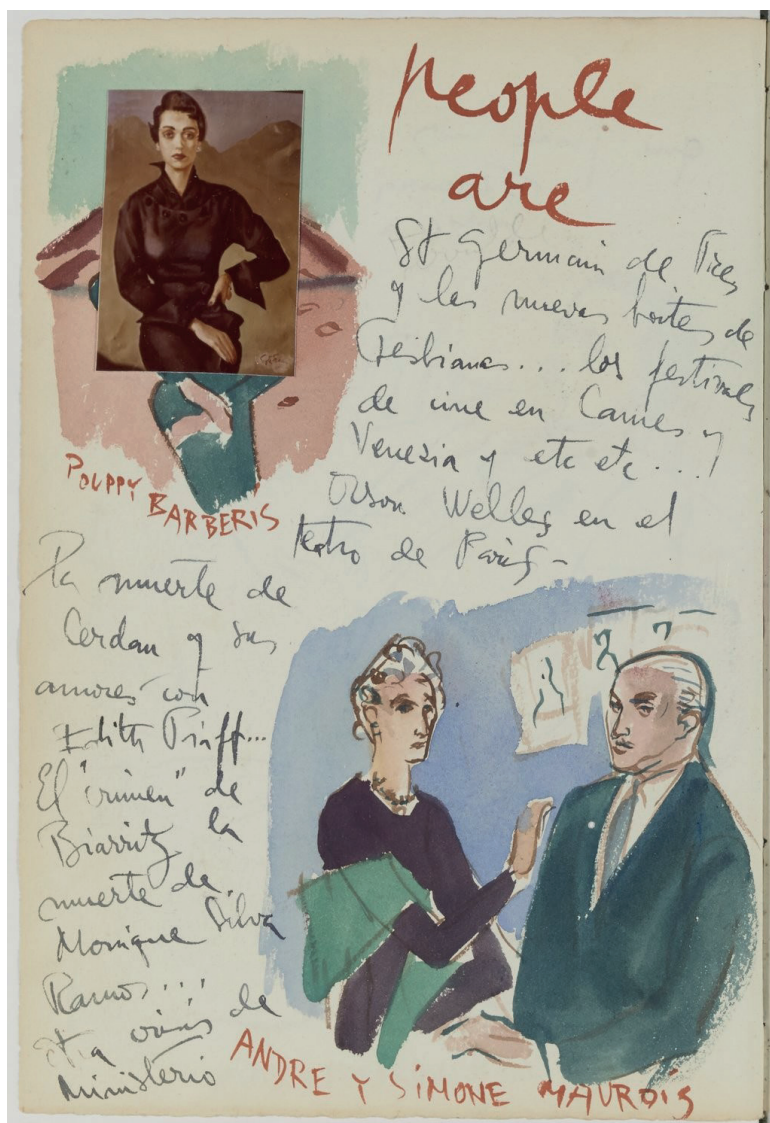
Eduardo Solá Franco est un jeune peintre qui nous arrive, à la lettre, de l'autre bout du monde. Il est né à Guayaquil, dans une région brûlante et fiévreuse que les légendes indiennes et les fantômes des morts peuplent de créatures étranges. Nous devinons, dans certains de ses tableaux, le souvenir d'une enfance rêveuse, hantée de mauvais esprits. Mais les Équatoriens sont grands voyageurs. Ils viennent, en Europe, se rafraîchir aux sources d'une culture dont ils partagent avec nous l'amour. Eduardo Solá Franco, très tôt, connut l'Espagne où Goya et le Greco l'enchantèrent. Son père était originaire de Catalogne, terre de peintres et de poètes, patrie de Picasso, de Dali, de Miró. À Paris, puis à New-York, Solá Franco apprit à connaître le théâtre et la peinture de notre temps. Il vit aujourd'hui à Florence, parce qu'il y a trouvé le calme dont a besoin son art nostalgique. Tous les modes d'expression l'ont attiré. Il est l'auteur de dix pièces qui ont été jouées avec succès en Amérique du Sud ; il prépare des romans ; il tente de fixer, par la plume comme par le pinceau, les légendes de son pays. Mais avant tout il est peintre. On verra que, parmi ses tableaux, il faut distinguer plusieurs manières. Tantôt il évoque les scènes colorées et les visages tragiques de l'Écuador ; tantôt il s'abandonne à son imagination et compose de vastes allégories ; tantôt enfin il ne veut être que portraitiste fidèle. Mais, sous tous ses aspects, nous retrouvons le même artiste, homme de grand talent, ardent, sincère, qui, tout en admirant passionnément les maîtres et en prouvant qu'il a compris leurs leçons, sait rester original.

*André Maurois,
présentation de l'exposition
consacrée à Eduardo Solá Franco
du 28 octobre au 12 novembre 1949
par la galerie Mirador, place Vendôme à Paris.*

UN ART
DES VISAGES
ET DES GESTES

PAR
LOUIS PEYRUSSE,
HISTORIEN DE L'ART

↓ *My book of pleasure*, esquisse du tableau
représentant Simone et André Maurois



Un art des visages et des gestes

par Louis Peyrusse, historien de l'Art

Pour Jacques-Émile Blanche « l'art du portrait est battu en brèche par nos esthéticiens et par nos critiques d'art qui vont clamant que l'appareil photographique répond mieux aux besoins des familles. » Le portraitiste abondant qu'il fut note, sarcastique : « en Amérique et en Angleterre, pays du portrait, des portraitistes de deuxième et de troisième ordre amassent des fortunes, on les admire, on les encense, on les apprécie²⁰. » On devine le sous-entendu pour le cas français. Blanche a financé son train de vie avec des portraits de commande, mais, beaucoup de toiles ont été offertes aux modèles ou données à des musées.

Ainsi la première esquisse de l'effigie d'André Maurois en 1924 (musée de Rouen) s'inscrit-elle dans une série où l'on trouve, à côté de Mauriac et de Valéry, les visages des jeunes écrivains prometteurs, Drieu la Rochelle, Morand, Giraudoux, Radiguet, Montherlant... Ils prennent la suite des Proust, Barrès, Gide, Bergson, Claudel, Cocteau, Anna de Noailles peints avant la guerre, pour ne rien dire des artistes des deux côtés du Channel, musiciens, acteurs, peintres. Blanche note qu'« il n'y a pas de marché pour

20. Jacques Émile Blanche, *Propos de peintre*, 3^e série, *De Gauguin à la Revue nègre*, Paris Émile Paul, 1928, p. 98-99.



↑ Lorenzo Lotto, *Portrait de deux époux*. Musée de l'Ermitage

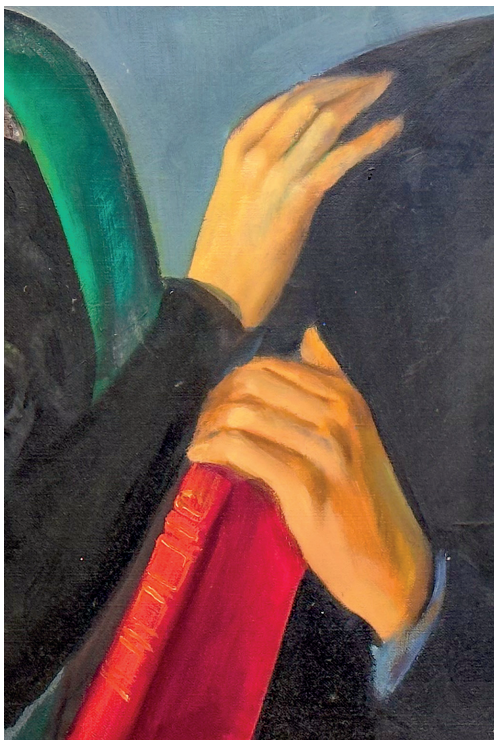


les portraits d'un artiste vivant » mais choisit sciemment d'être le peintre des créateurs de son temps avant qu'ils ne soient célèbres.

La première étude de Maurois en 1924 est très lumineuse, entre dessin et frottis de couleurs claires, dans la tradition de Manet et de Whistler. Cette fraîcheur initiale rend subtilement l'enquête psychologique que Blanche entendait mener sur ses modèles. « Je ne donne pas vingt minutes à un inconnu qui pose devant moi, à la personne la plus fermée en apparence pour qu'elle soit à moitié découverte²¹ ». La reprise en 1926 change légèrement la pose, le format s'agrandit et l'atmosphère est plus solennelle. Du costume de ville clair on passe à la jaquette noire et au pantalon rayé. L'écrivain se détourne un moment de son bureau où quelques papiers en désordre disent le travail d'écriture. Bien calé dans son fauteuil Louis-Philippe, Maurois semble écouter un interlocuteur, les mains posées sur le genou gauche. Le tableau, plus sombre (seule la tapisserie du fauteuil apporte quelques notes de couleurs), campe l'écrivain en grand bourgeois, en intellectuel méditatif, buveur d'âmes. Blanche se défait à tort de sa rapidité et de sa facilité et reprenait sans cesse. Parti d'une esquisse pleine de fraîcheur dans la tradition du XVIII^e siècle, le peintre aboutit à un portrait psychologique et social du XIX^e siècle. Une réussite autre.

Il existe de nombreuses clefs pour pénétrer dans l'univers du peintre équatorien Eduardo Solá Franco : une vie très internationale, les USA, l'Italie, l'Espagne, la France (le tout en parfait homme du monde fasciné par la mode, les spectacles et la bonne société), l'homosexualité (voir les portraits de jeunes hommes exécutés *con amore*), le surréalisme théâtral des grands tableaux. L'artiste touche à tout (il s'est essayé au théâtre) est un homme cultivé, familier des grands musées, doté d'une grande facilité de crayon. En témoignent les carnets de dessins *My book of pleasure*, légués à la Bibliothèque nationale de France où son activité de portraitiste mondain est soigneusement notée, qui laissent entrevoir une autre forme de *Café Society*. Lorsqu'il entre dans le cercle des Maurois grâce aux déjeuners du mardi au 86, boulevard Maurice Barrès, il s'émerveille de connaître le Tout Paris et il est assez familier du couple pour être invité au château de Saint-Médard d'Excideuil.

21. Avant-propos des *Cahiers d'un artiste*, 5^e série, 1920.



Les portraits de commande que l'on connaît de lui sont marqués par le maniérisme dont il reprend les caractéristiques, graphisme aigu, attitudes anti-naturelles, faire glacé. Le mouvement était depuis peu mis en valeur par les historiens de l'art. Il a séduit des créatrices comme Tamara de Lempicka ou Leonor Fini. Eduardo Solá Franco a réfléchi sur les portraits maniéristes quand il a fallu représenter le couple Maurois après vingt ans de mariage et l'aventure extra-conjugale de l'écrivain en Amérique du Sud.

L'artiste fait face à deux figures frontales, muettes, qui ne sourient pas. Le seul décor se limite à trois gravures fixées au mur de manière élémentaire, représentant les modèles biographiés par Maurois, de Shelley à Proust. Les visages sont réalistes ; seule la coiffure de Simone est stylisée, mèches et

crans dessinent comme une perruque grise. Dans *My Book of pleasure*, un dessin, première idée du portrait, met en valeur le geste de Simone sur le bras d'André, geste très expressif, porteur de la charge psychologique indifférente aux conventions sociales, indiquant la possession. Dans le tableau définitif, la main d'André est remontée, il tient, en réponse au geste de possession, un livre relié en rouge parallèle au bras de Simone²². De ce fait, les deux mains ne sont pas loin de se rencontrer, de sceller une alliance nouvelle autour de la littérature. Livre et mains relèvent de l'art du geste et cette « éloquence muette » se fonde sur une pensée et une narration.

La peinture reste savante et énigmatique. On se plaît à penser qu'Eduardo Solá Franco a travaillé à partir de tableaux de Lorenzo Lotto et de ses contemporains du xvi^e siècle italien. Lotto est dans ses tableaux religieux un virtuose des attitudes et des mains spectaculairement mises en scène. Il fait de même dans ses portraits. Notre Équatorien aurait-il médité sur la reproduction du *Portrait de deux époux* (Saint-Petersbourg, Ermitage, v. 1523/24) dont la signification est très discutée ?²³ On y trouve la main de l'épouse sur le bras de l'homme (geste alors rarissime) tandis que l'époux brandit une profession de foi sur un parchemin et désigne de son index un écureuil, contre-modèle de son comportement. Ce type de gestuelle énigmatique devait plaire, n'était accessible qu'aux *happy few* et donnait une saveur épicée à ce qui n'aurait été qu'une belle image un peu vide.

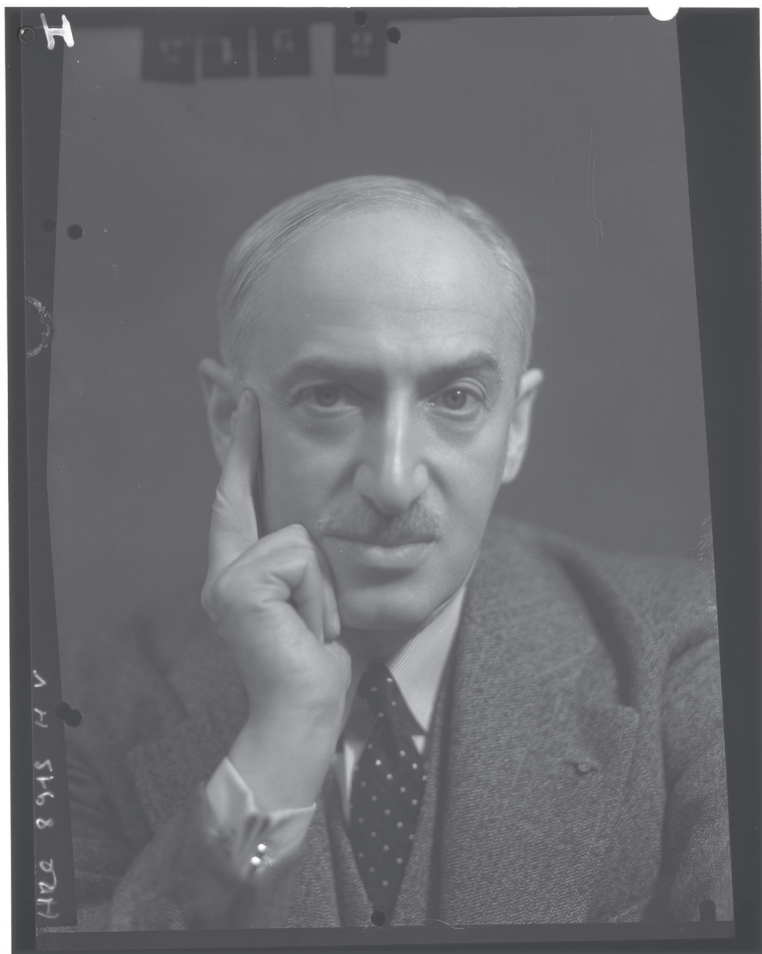
22. S'agirait-il du « vivier », ce « cahier relié en maroquin » qui servait à Maurois de « plan de travail » où il consignait « tous les projets, toutes les œuvres en cours, toutes demandes d'articles, de causeries » ? Auquel cas, il serait le symbole du travail en commun du couple. *Françoise Giroud vous présente le Tout-Paris*, Gallimard, 1953, réédition 2013, p. 222.

23. Interrogé sur cette hypothèse, Rodolfo Kronfle Chambers, spécialiste du peintre, nous a répondu : « Le tableau de Lorenzo Lotto est un très bon exemple du type d'images que Solá collectionnait ; il est tout à fait possible qu'il lui ait été familier, puisque sa bibliothèque contenait de nombreux livres sur l'histoire de la peinture et sur les musées de référence dans le monde » [note de l'éditeur].

Proust a singulièrement approfondi notre connaissance des passions. Ceux qui craignent la vérité, ceux qui préfèrent s'en tenir au mirage de l'amour romantique, ceux qui se contentent des horizons limités de leurs écrivains familiers, ceux-là ne trouveront rien dans Proust. « Je vois clairement les choses qui sont dans ma pensée jusqu'à l'horizon, dit-il, mais celles-là seules qui sont de l'autre côté de l'horizon, je m'attache à les décrire... ». Il y a des êtres qui se refusent à voir les choses qui sont de l'autre côté de l'horizon. Pour ceux-là, cette œuvre n'est pas faite. Mais les âmes courageuses qui osent affronter les aventures du cœur ; mais tous ceux, hommes et femmes, qui veulent se connaître tels qu'ils sont, et non pas tels qu'ils devraient être ; mais tous ceux qui aiment la vérité plus que le bonheur, et qui ne croient pas au bonheur sans la vérité, ceux-là chercheront dans cette épreuve, dans cette souffrance qu'est l'acceptation du monde neuf et dur de Proust, des chemins difficiles vers un amour plus beau.

André Maurois,
À la recherche de Marcel Proust

↓ André Maurois par Harcourt, 1936



ANDRÉ S'ÉTOURDIT
À LIMA AVEC
MARITA

PAR
PAR DOMINIQUE BONA,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

- ↓ Maria de las Dolores en méduse,
dessinée par Eduardo Solá Franco, *My book of pleasure*



André s'étourdit à Lima avec Marita

par Dominique Bona, de l'Académie française

Texte publié dans *Le Figaro* du 27 juillet 2006 et reproduit avec l'aimable autorisation du journal

André Maurois soupire en descendant de l'avion : le climat chaud et humide de Lima, entre Équateur et Tropique, cet air réputé embaumé de roses, l'opprime et l'étouffe. En ce mois de septembre 1947, il aurait été si bien à Essendiéras, sa propriété du Périgord qu'il retrouve chaque été pour écrire. Il a là-bas son bureau et sa bibliothèque, mais surtout ses chères habitudes dont il est ici nostalgique : la marche à heure fixe, dans l'ombre des beaux arbres ; la compagnie d'amis chers qui viennent partager son bonheur à la campagne ; et puis, surtout, dans la fraîcheur matinale, la fièvre si légère d'écrire, de son écriture serrée et élégante, des pages et des pages de romans, de biographies, tandis que son épouse, dans la chambre contiguë, tape sur sa Remington les feuillets qu'il lui a remis la veille. Mais il n'a « jamais su dire non », ni même à des personnages improbables comme cet Alexandre Rognedov, l'imprésario qui l'a invité à une tournée de conférences en Amérique du Sud.

Il fait chaud au Pérou, trop chaud pour parler en costume-cravate de ce qu'il aime et connaît le mieux au monde, mais qu'il a le sentiment de rabâcher depuis son départ : la littérature française ! Voilà un mois qu'il

débite chaque jour devant une salle comble, pareille à une étuve, le même texte en français - car il ne parle pas espagnol -, avec quelques variantes qu'il improvise selon le lieu et l'atmosphère. Pour se stimuler, son regard s'attache souvent au beau visage d'une inconnue, fugitive inspiratrice d'un soir.



↑ André Maurois le jour de son installation à l'Académie française, 22 juin 1939

Au Brésil, au Chili, en Argentine, il a été reçu avec les honneurs que l'on doit aux grands de ce monde : tapis rouge, banquets officiels et corbeilles de fleurs. C'est qu'à 62 ans, auteur d'une œuvre membre de l'Académie française, André Maurois incarne un personnage, déchu depuis de son piédestal mais qui avait alors statut d'idole : le Grand Écrivain français. *Les Silences du colonel Bramble*, *Climats* et *Le Cercle de famille*, *La Machine à lire les pensées*, mais aussi ses biographies de Shelley, de Byron, de Disraeli ou de Chateaubriand, lui valent de figurer à la meilleure place dans les bibliothèques et d'être consulté à tout propos, sur des sujets aussi essentiels que le poids des âmes, le bonheur conjugal ou, précisément, la Littérature – un mot que l'on écrit alors, sans même songer à sa mort prochaine, avec une majuscule.

Il est marié. Son épouse, Simone, ne le tient pas en laisse mais, avec un zèle de tous les instants, se montre un efficace cerbère. C'est miracle qu'elle l'ait laissé partir sans elle vers ce continent lointain et ces climats brûlants. Mais cette Parisienne des plus snobs, élevée par des nurses anglaises et aussi sèche qu'une douairière, a eu pour une fois un accès de relâchement : la perspective harassante du voyage a été plus forte que sa jalousie. Elle a cru sans doute que l'âge des tentations était passé pour « André » et ne reviendrait plus...

Pour Maurois, le Pérou doit être son avant-dernière escale (l'attend encore la Bolivie !), avant le retour tant espéré vers des climats moins éprouvants. En descendant de l'avion, il a à peine le temps d'aspirer les premières bouffées d'air fleuri et suffocant, quand Rognedov, toujours empressé et obséquieux, qui lui donne sans cesse du « Maestro ! », lui présente la jeune femme qu'il lui a choisie, non sans une certaine intuition, pour interprète : Maria de las Dolores Checa Garcia y Rivera.

D'origine chilienne, blonde comme une Allemande, avec des yeux verts et un corps aux formes voluptueuses, cette Péruvienne de cœur lui plaît au premier regard. Non seulement parce qu'elle est jeune et appétissante mais parce qu'elle lui rappelle la première épouse polonaise, qui fut son grand amour et son grand tourment, Jane-Wanda de Scymkiewicz - Janine.

- ↓ Maria de la Dolores dessinée
par Eduardo Solá Franco,
collection Rodolfo Kronfle Chambers



Morte depuis si longtemps ! Les deux silhouettes exquises, les deux visages blonds se superposent pour créer la magie d'un coup de foudre, aussi inattendu que violent.

Ex-miss Pacifique, Maria de las Dolores, dont le nom prédestine à tous les chagrins, va très vite éclipser le paysage. Lima, fondée par Pizzare en 1535, a pourtant beaucoup de charme. Les vieilles maisons coloniales, les jardins que rafraîchissent des bassins, les innombrables patios et les bougainvillées géants qui couvrent les palissades d'une toison enflammée, ne le font pas rêver. Ils le laissent même indifférent. Malgré les efforts de son guide, Jean Supervielle, attaché culturel à l'ambassade de France et fils du poète, pour lui révéler l'histoire et les beautés de la ville, il ne s'intéresse qu'à Maria. Il expédie ses conférences, au nez et à la barbe de ses invités étonnés de voir repartir si vite le Grand Écrivain au bras de son interprète. Celle-ci, avec le plus envoûtant des sourires, lui a avoué qu'elle traduit librement ses phrases, y rajoute des ornements sinon des fanfreluches, car elle se pique de littérature. Elle trouve le conférencier un peu trop sobre pour le goût latin ! Maurois, sourcilieux à l'égard de la langue, au lieu de s'en irriter comme il l'aurait fait en toute autre circonstance, s'en amuse - preuve qu'il est « complètement pris » (l'expression viendra de sa femme, plus tard...). Cet homme sérieux, des moins frivoles, même s'il a toujours eu un faible pour les jolis corps de femmes, en vient à perdre sa légendaire prudence. Lui, si respectueux des usages, le voilà qui se moque du qu'en dira-t-on. Il annule les invitations à déjeuner, à dîner, et bâcle ses obligations officielles, lui qui en est d'ordinaire si friand. Rognedov a beau protester, il préfère la compagnie de Maria - bientôt rebaptisée Marita - à celle des ministres, des ambassadeurs et des professeurs.

Sa belle *companera* l'entraîne dans les sombres ruelles, en lui tenant la main. Ils entrent dans des auberges pour y déguster seul à seule le pizzo, un alcool explosif qui tournerait la tête de Maurois si ce n'était déjà fait. Elle l'emmène un jour aux arènes pour l'initier aux subtilités sanglantes de la corrida, dont elle est une grande aficionada. Tous ses amis surnomment Maria la Sensualidad, d'après un personnage célèbre d'un drame de Lope de Vega, qu'elle a interprété sur scène. C'est une tragédienne : elle joue

dans un théâtre amateur de Lima (l'A. A. A. : l'Asociacion de Artistas Aficionados). Jusqu'ici, après Maria-Luisa, sa fille unique (car la belle interprète est divorcée), Maria n'a eu que deux idoles : Garcia Lorca, le poète assassiné, et Manolete, le torero mort dans l'arène. Son univers, tout à l'opposé de celui de Maurois, c'est l'or et le rouge : le drame et la passion. Elle fume le cigare, danse le flamenco aussi bien que le tango, chante d'une voix rauque. Elle enflamme ses sens.

Il en oublie la France. Il en oublie Simone. Il en oublie même la Littérature... « Andrès », ensorcelé par sa Péruvienne, est éperdument amoureux. Mariquita. Mariquita Linda. Tesoro. Querida... Prodiges de l'amour : en quelques jours, Maurois se met à parler espagnol ! Il lui dira cent fois : « Te quiero muchissimo. » À Lima puis à Bogota, où elle l'accompagne, Marita lui offre vingt jours de bonheur et de jeunesse. C'est peu. Mais, il en a conscience, à son âge c'est beaucoup plus qu'il n'en attendait : « Tu as été tout ce que je rêvais, tout ce que je n'osais plus espérer : la poésie faite femme, la beauté unie à l'esprit, la tendresse, la grâce, la gaieté, la mélancolie. J'aimais ton rire et j'aimais tes larmes ; j'aimais tes transports et j'aimais tes repos ; j'aimais tes folies et j'aimais ta sagesse. Voilà les jours les plus heureux de ma vie. Muchas gracias, Tesoro. »

Passion physique. Transport des sens. Les lettres des amants de Lima, conservées par une famille méticuleuse, témoignent d'étreintes charnelles incandescentes. « Le bonheur, c'était de te regarder, Marita, de te désirer, d'écouter ton rire, d'attendre ton cri, de jouir de tes joies. Le bonheur, c'était toi. »

Mais Maurois doit rentrer. Après vingt jours d'extase et un exténuant périple en avion, obsédé par le souvenir de Marita, il retrouve sa femme, son bureau, ses habitudes. Il a d'abord la tentation de rompre la pesante chaîne conjugale : il apprend l'espagnol, consulte les atlas, échafaude des projets de départ pour Lima. Puis, insidieusement, sans même qu'il y prenne garde, à son corps défendant, le confort et les rites de sa vie, que Simone a réglée comme une horloge, vont le ramener à la raison. Peu à peu il va s'éloigner de Maria et renoncer définitivement à son rêve. Son amour,

il le canalisera dans un livre, seul moyen pour lui de conjurer la tentation et de dire adieu à cette créature sublime et charnelle, que la distance finit par rendre irréaliste. En 1956 (neuf ans plus tard), *Les Roses de septembre*, dédiées à son épouse Simone – ce qui ne manque pas de sel – mais tout entières nourries de son aventure brûlante « au pays des singes et des perroquets », embaumées comme les chambres des hôtels de Lima, racontent le mirage, l'éclipse de l'amour. Pour le vieil écrivain dont *Les Roses de septembre* sont le dernier roman - il n'écrira plus ensuite que des ouvrages biographiques ou des essais –, le renoncement aux fièvres et aux tropiques fut des plus douloureux. « Mon cœur et mon corps te cherchent. Je rêve de toi ; je revois mille beautés qui me troublent et me réveillent. Puis, je me retrouve seul », lui écrit-il à son retour. C'est un autre deuil auquel il se prépare, longtemps après la mort tragique de Janine, qui fut la mère de ses trois enfants.



Simone Maurois, qui a vite débusqué toute l'histoire et s'acharne à y mettre fin, nourrit un projet machiavélique : prenant tous les risques, elle invite Maria à Paris pour sceller la rupture avec le rêve. Tout se passe comme Simone l'avait organisé et prévu : Maurois ne reconnaît pas à Paris la femme dont il s'est cru tellement épris. Loin des vertiges de Lima, elle n'est plus à ses yeux désenchantés qu'une séductrice banale, une comédienne médiocre, une vulgaire aventurière... Simone a réussi son plan : la désillusion est totale. André ne rendra même pas visite à Maria dans sa chambre du Ritz ! La belle Péruvienne, déçue et humiliée, « flechada » selon ses propres mots (c'est-à-dire blessée, comme transpercée d'une flèche), repartira seule pour Lima... Elle acceptera alors de vendre à Simone, qui les lui réclamait, les cinquante-quatre lettres que lui a écrites Maurois, ainsi que les onze poèmes composés pour elle.

« Je voudrais te voir
Je ne sais que dire.
Tout me semble noir,
Je ne sais que dire.
Je garde un espoir,
Je souffre et désire.
Je voudrais te voir,
Je ne sais que dire. »

« J'ai péché plusieurs fois et mes romans sont nés de mes faiblesses »,
s'excusera le Grand Écrivain. C'est pourtant Marita, si peu lettrée, si simple
dans l'abandon, qui lui a écrit sans fioritures le mot de la fin : « Asi de bello,
asi de grande » – C'est beau, c'est grand ainsi.

« Certains philosophes disent que le monde extérieur n'existe pas et que c'est en nous-même que nous développons notre vie. Quoi qu'il en soit, l'amour, même en ses plus humbles commencements, est un exemple frappant du peu qu'est la réalité pour nous. »

Marcel Proust,
Albertine disparue



ANDRÉ MAUROIS

EN QUELQUES DATES

26 juillet 1885 : Naissance à Elbeuf, dans une famille de drapiers juifs qui avaient fui l'Alsace après la guerre de 1870, d'Émile Salomon Wilhelm Herzog

1901-1902 : Émile Herzog suit les cours du philosophe Alain au lycée de Rouen

1904 : Il rejoint l'usine familiale, à Elbeuf

1912 : Il épouse Janine-Marie Wanda de Szymkiewicz, fille d'un comte polonais décédé, qu'il avait rencontrée à Genève trois ans plus tôt.

1914-1918 : Il participe à la première guerre mondiale en tant qu'officier de liaison auprès de l'armée britannique

1918 : Il publie son premier roman, *Les Silences du colonel Bramble*, sous le pseudonyme (à la demande de sa hiérarchie) d'André Maurois

1924 : Mort de Janine-Marie Wanda de Szymkiewicz

1926 : Mariage avec Simone de Caillavet

1930-1932 : Il enseigne la littérature à l'université de Princetown

23 juin 1938 : Il est élu à l'Académie française

27 juin 1947 : Par décret du président de la république, son pseudonyme devient son nom officiel

9 octobre 1967 : Il décède à Neuilly-sur-Seine, où il est enterré



➤ Suzy Mante-Proust, André et Simone Maurois devant la « Maison de tante Léonie », à Illiers, en 1948

➔ *My book of pleasure*, André Maurois, Suzy Mante-Proust, Henri Mondor

PARUTIONS

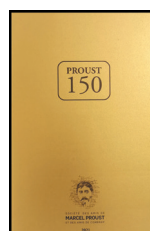
de la Société des Amis de Marcel Proust



*Bulletin
Marcel Proust
73*



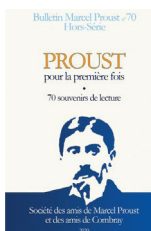
*Novembre 1922
Visiteurs et artistes au
chevet de Marcel Proust*



*Anthologie
Proust 150*



*Concours de pastiches 2024
Recueil de textes
lauréats & distingués*



*Proust
pour la première fois*



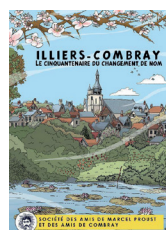
Lettres à Raoul Versini



*Portrait d'Adrien Proust
Jean-Jules-Antoine Lecomte
du Nouÿ*



*Jeanne Proust
& Anaïs Beauvais*



*Brochure
du cinquantenaire
du changement de nom*

REJOIGNEZ

L'ASSOCIATION !

Créée en 1947, la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray a pour but de réunir les lecteurs de Proust et de promouvoir son œuvre.

Les avantages attachés à l'adhésion sont multiples :

Être informé de l'actualité proustienne, par des lettres d'informations adressées environ deux fois par mois ;

Soutenir un musée associatif reconnu « musée de France », permettre son ouverture au public et l'enrichissement de ses collections ;

Participer aux visites et conférences organisées par l'association ;

Faire la connaissance de personnes partageant le goût de la littérature ;

Recevoir chaque année le *Bulletin Marcel Proust*, revue de référence publiée depuis 1950.

L'association étant reconnue d'utilité publique, les deux tiers des cotisations et donations sont déductibles de l'impôt sur le revenu.

Plus d'informations sont disponibles sur le site internet
www.amisdeproust.fr

Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray

Association reconnue d'utilité publique (décret du 9 septembre 1955)

Président d'honneur

Robert de Puységur

Membres d'honneur

Mme la ministre de l'éducation nationale

Mme la ministre de la culture

Mme la maire de Paris

M. le préfet d'Eure-et-Loir

M. le président du conseil régional du Centre – Val de Loire

M. le président du conseil départemental d'Eure-et-Loir

M. le maire d'Illiers-Combray

M. le maire de Cabourg

M. le recteur de l'académie d'Orléans-Tours

Mme la présidente du Centre national du livre

Président

Jérôme Bastianelli

Vice-président

Jean-Yves Tadié

Secrétaire générale

Anne Imbert

Secrétaire générale adjointe

Anne Heilbronn

Trésorier

Emmanuel Glaser

Trésorier adjoint

Éric Unger

Conseil d'administration

Jérôme Bastianelli, Antoine Compagnon, de l'Académie française,
Élyane Dezon-Jones, Emily Eells, Rémi Frentz, Emmanuel Glaser,
Anne Heilbronn, Jean-Paul Henriët, Shama Hiridjee, Anne Imbert,
Anne de Lacretelle, Isabelle Le Masne de Chermont, Jacques Letertre,
Dominique Mabin, Nathalie Mauriac Dyer, Nicolas Ragonneau,
François de Ricqlès, Bruno Saillant, Isabelle Serça, Jean-Yves Tadié,
Éric Unger

Conseillère Technique

Anne Borrel

DROITS ICONOGRAPHIQUES

- p. 6, 24, 61 (droite), 73, 77, 78 (haut) : Société des Amis de Marcel Proust
- p. 14, 44, 47, 48, 56, 66, 78 (bas) : Bibliothèque nationale de France
- p. 18, 35 : Société des Hôtels Littéraires
- p. 26 : Musées de la ville de Rouen
- p. 27 : Jane Roberts
- p. 28 : Institut de France, Académie française
- p. 29 : Société des Hôtels littéraires / Société des Amis de Marcel Proust
- p. 30 : Bibliothèque de l'Institut de France, Ms 8505
- p. 38, 58-59, 61 (gauche) : D. R.
- p. 42, 50-51, 70 : Rodolfo Kronfle Chambers
- p. 64 : Ministère de la Culture (France), Médiathèque du patrimoine et de la photographie
(avec l'aimable autorisation d'Anaïs Fouque et Matthieu Rivallin)
- p. 68 : Excelsior - L'Équipe / Roger-Viollet